

Fiore d'Aboro!

B I M E S T R I E L
1954 - SERIE 3 - N° 38/369
XXVIII^e ANNEE
JANVIER - FEVRIER



NE PEUT ETRE EXPOSE - VENTE INTERDITE AUX MINEURS (DECRET DU 28-8-50)

Photo Serge d

"CE QUE JE CROIS"

par KIENNÉ DE MONGEOT



l'origine de la pensée humaine, LE CARACTÈRE INCONNAISSABLE DE LA CAUSE SANS CAUSE DE TOUTES LES CAUSES est apparu comme une vérité radicale.

Au XX^e siècle, à l'aurore de la connaissance de notre ignorance (sans doute est-ce bien prétentieux de dire cela !), M. Jean Rostand, cité si souvent ici avec admiration, dans une plaquette intitulée « CE QUE JE CROIS » (1), se sert de sa savante science de biologiste et de ses qualités de penseur pour nous ramener à la modestie.

« Peut-être, écrit-il, n'est-il aucun problème qui puisse résister à la science, mais, à coup sûr, il n'est aucune solution qui puisse résister à la manie interrogante de l'esprit humain. Je crois moins à l'inconnaissable qu'à une régénération perpétuelle de l'inconnu. Et si la science elle-même, sur le plan de l'explication causale, n'oserait se promettre de nous mener au repos de l'esprit, que sera-ce de la philosophie, avec la suite illimitée de ses « pourquoi » qui, sans doute, n'ont aucun sens, qui, sans doute, n'ont pas le droit de sortir d'une bouche humaine, mais que nous avons bien de la peine à ravalier quand la nausée métaphysique nous les fait monter à la gorge ! »

En nous faisant part de ses constatations biologiques et des conclusions philosophiques qu'il en tire, M. Jean Rostand se montre matérialiste et pessimiste malgré de vagues espoirs qui le portent à concevoir dans l'avenir une société démocratique où régnerait la justice imposée par des hommes supérieurs...

Vagues espoirs, en effet, car l'auteur écrit aussi, et ce, nous pouvons le constater chaque jour : « L'homme ne connaît, à vrai dire, qu'un seul adversaire, c'est lui-même, et si l'on peut craindre, hélas, qu'il ne soit assez déraisonnable pour s'infliger de rudes blessures, on peut douter que, malgré toute sa folie, il réussisse à s'exterminer. »

L'homme ne réussira pas à s'exterminer parce qu'il est une forme de la vie qui est éternelle ; mais nul doute qu'il ne réussisse, et il y est déjà parvenu, à exterminer non pas une, mais des civilisations, ce qui est sans doute dans l'ordre des choses car une civilisation naît, croît, se développe, vieillit et disparaît enfin pour laisser la place à une autre.

M. Jean Rostand pense qu'il ne doit pas y avoir de crainte concernant l'avenir de la morale humaine car il est persuadé que la morale n'est pas une création de la société, « mais qu'elle a de profondes racines biologiques. » La morale humaine, celle que nous préconisons et défendons sans cesse ici, sans doute a-t-elle des racines biologiques, et l'instinct de conservation de la race n'est pas étranger à la permanence de cette morale ; mais il a aussi la morale sociale, différente selon les époques et les latitudes, aussi des besoins de la société, quand même ses besoins s'opposent à ceux légitimes de l'individu. Il y a souvent antagonisme entre ces deux morales. C'est le drame de notre époque. La morale sociale a la primauté sur la morale humaine et biologique dont le sort est lié à celui de la société et de la civilisation.

« Certes, écrit M. Rostand, le devoir du chercheur est de ne point assigner de limites à sa recherche ; il doit faire comme s'il tenait le tout de la nature pour déchiffrable ; mais, de vrai,



Douce, belle, amoureuse et bien fleurante rose,
Que tu es à bon droit aux amours consacrée !
Ta délicate odeur hommes et dieux recrée,
Et, bref, rose, tu es belle sur toute chose.

RONSARD

la témérité est la même de dire SCIAMUS que de dire IGNORABIMUS. »

Pascal, déjà, avait dit : « Mais malheureux que nous sommes, et plus que s'il n'y avait aucune grandeur dans notre condition, nous avons une idée du bonheur, et ne pouvons y arriver ;

(1) CE QUE JE CROIS. Jean Rostand. Ed. Grasset.

Couverture : Photo Serge de Szco.



Photo Philip Vernon

Cette jeune et jolie Anglaise, intégralement épilée, a été photographiée dans un centre gymnique de son pays et ces deux souriantes Allemandes, au bord de la mer. Malgré une offensive des moralistes d'outre-Rhin contre la propagande et la pratique gymniques, une saine compréhension du mouvement et une certaine tolérance permettent à ses adeptes de prendre leur bain de « nature » dans maints endroits.

Photo Horst Greschik





LES SOURCES MORALES DE LA GYMNASIOPHIE :

COMBAT CONTRE LES MENSONGES CONVENTIONNELS DE LA CIVILISATION MODERNE ⁽¹⁾

par le Docteur H. HERSCOVICI

Membre de la Commission d'Hygiène du département de la Seine

« C'est que la beauté est un signe de la sagesse et tous le savent, tous comprennent cela que la miraculeuse Grèce ne cesse de dire par ses statues. Mais une statue n'est que marbre. Combien plus émouvant est l'homme en sa fleur, quand, par ses moindres traits, il annonce un geste équilibré et la participation de tous les membres à l'esprit gouvernant. »

Si nous jetons un regard vers les temps anciens, nous constatons que l'esprit réaliste, qui caractérisait la conception du monde de Démocrite animait aussi sa morale. Pareil à tout être vivant, l'homme cherche le plaisir. Son bonheur devrait être fait de calme, de sérénité et d'une paix joyeuse. Mais la plupart des hommes se rendent malheureux par leur inquiétude et leur inconstance. Ce qui justifie le mot que les hommes meurent le plus souvent de chagrin. Quel est le rôle d'une morale bienfaisante sinon à leur faire connaître la bonne humeur, et savoir accueillir les événements de la vie sans crainte. Le vrai progrès moral de l'homme consisterait en une réorganisation de la structure sociale, c'est-à-dire susceptible de procurer à chacun des traditions, tendances et des moyens de mener une vie socialement utile.

Les hommes sont faibles et le mal les menace de ses griffes. Dans ce monde de souffrances, de guerres destructives, d'abominations et de discordes, l'homme qui réfléchit et comprend, devrait, selon Empédocle, se résoudre à admettre l'existence d'un principe unique capable de combattre ces maux et ramener l'harmonie et la paix dans le monde, ce principe c'est l'amour. Il y a dans toutes les choses, un élément qui stimule leur union aussi bien qu'une force brutale qui tend à les séparer. La vérité, c'est l'art de savoir évaluer et apprécier l'existence et aussi de savoir juger calmement l'absurdité de la vie (telle qu'elle est menée par les hommes) et surtout la détresse humaine. Le monde, cette sombre caverne, prairie du malheur, demeure du meurtre, de la lâcheté (se rappeler l'époque de l'invasion et de la collaboration avec l'ennemi), de la haine, de la rancune, de l'imposture n'aurait de sens tant que l'homme n'agirait et hâterait l'avènement du règne de la fraternité, de la justice, de la liberté et du droit, de l'humanité.

Et comment aboutir à donner un sens à la destinée humaine, sinon en modifiant l'édifice de la trame sociale, c'est-à-dire en abolissant la propriété privée, source d'exploitation des humains, source de misères infinies, et l'établissement de la communauté des biens. Cette vérité, il y allait de l'honneur de l'esprit humain de l'exprimer et de la proclamer. Voilà pourquoi Empédocle fut poursuivi, exilé et réprouvé, et passé au four crématoire du volcan Etna ! La conception socialiste de ce penseur nous apparaît comme le principe de toute valeur et de toute vérité, comme un chemin qui mènerait vers la morale de la sincérité et de la justice.

Par contre, Socrate démontre que ni la vérité n'est si évidente, ni la vérité si facile. Bien sûr, les passions et vices rabaisent l'homme à l'état de bête, rien de plus méprisable, mais de là à pouvoir les maîtriser, il y a un effort non de volonté, mais de l'intelligence. Car, « pécher c'est ignorer ». Il est défaut de lumière et non de perversion du vouloir. La sagesse devant résulter de la connaissance des limites. Quant à celui qui ignore, il n'a qu'à recourir au souvenir, toute étude, et toute recherche n'étant que du souvenir. Par conséquent, la vérité existe déjà en lui, la difficulté c'est de savoir la reconnaître. Ainsi la connaissance claire des faits a le privilège de développer chez l'homme la vertu. Mettre les droits de la pensée au-dessus de n'importe quel fait est la gloire de l'homme qui ose toutes les idées et

toutes les audaces. L'action vraie et l'action juste consistent en l'idée de justice et de vérité. Cela permet d'élargir les cadres du monde devenus trop étroits et d'envisager dans un instant le passé, le présent, l'avenir de plus, d'échapper aux étreintes de la fatalité.

Manquer volontiers à la justice, c'est avoir l'âme ou le corps malade. La perfection est de savoir jouir loyalement de son être, les plus belles vies sont celles qui se rangent au modèle humain avec ordre, sans miracle et sans extravagance. La pensée de Socrate nous est d'autant plus chère que ce penseur devrait être considéré parmi les premiers pratiquants de la gymnasiopie. Vêtu toujours légèrement, s'adonnant à tous les sports du temps, sa capacité de résistance aux intempéries était proverbiale. Toutes les épreuves et vicissitudes de la vie ne troublaient ni sa bonne humeur, ni sa sincérité, ni sa puissance de méditation. Nous le considérons comme le premier penseur qui a défini les traits caractéristiques de la gymnasiopie. « L'homme, affirme-t-il, représente le reflet de l'harmonie du cosmos et cette harmonie paraît chaque fois que l'organisme subit une atteinte morbide. » Les hommes cherchent ce qui leur est utile et avantageux. Quand ils savent que la vertu leur est profitable, ils ne peuvent pas ne pas la mettre en pratique. La vertu s'identifiant au vrai bonheur, on comprend alors le sens du « Connais-toi » maxime Delphique, que Socrate juge suffisante et d'où l'on peut même tirer l'axiome : « Nul n'est méchant volontairement ». Ou, « sache ce que tu vauds pour ne pas manquer ce que tu veux ». Être bon, généreux, tolérant envers les autres, puisqu'on est soi-même faillible.

Enfin, pour couronner les pensées hautement gymnasiopiques de Socrate, nous citons la remarque du plus brillant de ses disciples, Platon, qui affirme que l'homme étant le nid de tous les mystères, il n'est pas spectacle plus admirable, que celui de l'homme arrivé à la sagesse et qui abhorre toutes les préoccupations terrestres, tous les préjugés destructeurs, tous les intérêts sordides et nuisibles. Car se connaître, c'est, d'après Socrate, avoir la maîtrise de soi-même, c'est aussi savoir penser, réfléchir sur l'univers et prendre sa part de cette vision de beauté. C'est qu'avec ce penseur, commence la recherche d'une morale purement humaine, fondée sur le savoir et la notion de science s'étend à la nature psychologique, morale et sociale de l'homme.

Qu'est-ce que l'idée morale sinon l'attitude intellectuelle qui se dégage de l'expérience et du raisonnement, de l'action au contact de la conscience. Cette idée qui permet à l'homme de choisir parmi plusieurs actes possibles celui qui le délivre de ses instincts égoïstes. Et ce n'est pas une idée toute faite. C'est parce que telle fin est désirable que nous jugeons qu'il faut pratiquer tel mode de conduite propre à l'atteindre ; c'est parce que nous estimons bonne une certaine chose que notre volonté intelligente se reconnaît l'obligation de la procurer aux autres et à nous-mêmes. L'essentiel n'est pas de connaître la somme de science et de faits, mais la force plastique d'un homme, d'un peuple, d'une civilisation, leur puissance originale de croître, de s'assimiler le passé et l'étranger, de guérir leurs blessures, de remplacer leurs forces perdues, de recréer du dedans les forces brisées... Cela importe plus que toutes les conceptions qui s'efforcent de classer les efforts humains et les valeurs humaines selon des idées qui donnent insuffisamment ou partiellement satisfaction à l'esprit des chercheurs. Les idées morales et esthétiques devraient diriger l'activité volontaire de l'homme, son expansion individuelle et sociale, l'éducation n'étant que la science appliquée à l'homme. En réalité, ainsi que le dit Nietzsche, la morale est pour l'esprit borné un état et pour l'esprit libre une recherche. Ce que la plupart des hommes appellent morale, n'est qu'un ensemble d'habitudes communes, c'est-à-dire contraire à la morale.

Peut-on se fier à la raison ? Descartes proposa à l'esprit humain son critère de l'idée claire et distincte, dont Comte tira la conclusion du

(1) A la mémoire de Marcel Hervieu, rédacteur en chef de *Vivre d'abord !*, pour la grandeur et la noblesse de la pensée qui anime son œuvre profondément humaniste.

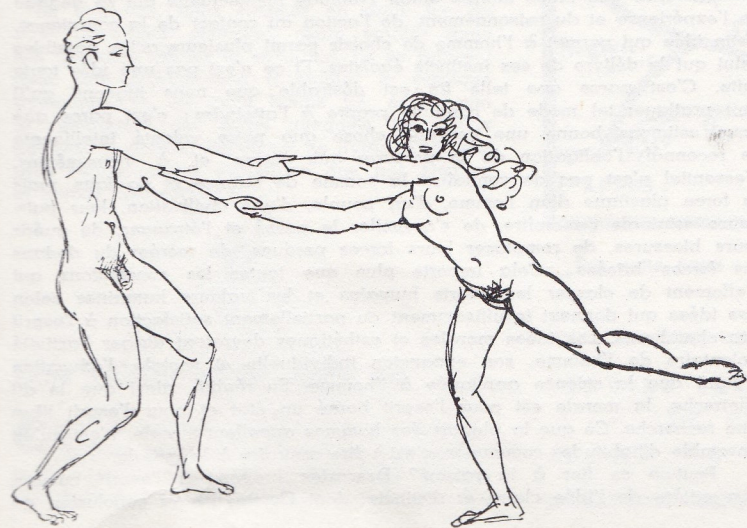
mécanisme cartésien et prendra l'expérience comme unique fondement de la vérité. Quest-ce qui s'y oppose ? Ce monde, remarque Paul Valéry, est pénétré des applications de la mesure et notre vie est de plus en plus ordonnée selon des déterminations numériques et tout ce qui échappe à la représentation par le nombre, toute connaissance non mesurable est frappée d'un jugement de dépréciation. Il n'y a donc pas d'époque définitive quant au jugement des valeurs morales. Ces valeurs ont varié selon le temps et les lieux.

Œuvre d'expérience, la Gymnosophie touche l'art et la science voués au perfectionnement de la personne humaine, c'est-à-dire à l'équilibre physiologique du corps et de l'esprit. Fait-elle fausse route en affirmant que l'instinct commun de l'humanité suffirait à fournir à l'homme ses fins sans en avoir à s'en préoccuper. En effet, en nous apprenant à discerner ce qui est possible pour nous de ce qui ne l'est pas, elle fera apparaître en même temps quelles fins il est raisonnable de poursuivre. La Gymnosophie pourrait nous aider à trouver non seulement le sens dans lequel nous devons orienter notre conduite et déterminer l'idéal vers lequel nous aspirons confusément, mais aussi à affronter la grandeur apparemment indomptable de l'univers et, à parfaire nos constructions morales, à nous permettre à les prévoir, à les modifier et provoquer afin de les accorder avec nos besoins fondamentaux.

Si l'individualisme et le respect de la personne humaine constituent l'idéal le plus haut des temps actuels, c'est par rapport à une société idéale et non pas rapport à un imbroglio de formules morales désuètes à notre époque. Si la raison devrait être le suprême arbitre, elle est susceptible de confirmer mais aussi de mettre en difficulté la loi morale. La prendre pour guide, c'est d'abord élargir la conception morale en jugeant du bien et du mal d'un groupement social ou d'un âge, embrasser les larges horizons de la vérité sans frontière, celle surtout qui dépasse les murs des écoles et des races et qui sait unifier toutes les conceptions et actions de l'humanité. Alors seulement la coopération intellectuelle deviendra une force motrice à mesure que l'on s'avisera de sa convenance avec le nouvel ordre des choses. Le discernement entre le mal et le bien dérive de l'expérience que l'homme possède depuis des siècles et l'homme sait que seul le pouvoir de sympathie engendre la bonté, l'indulgence, la confiance et la possibilité de relations actives avec ceux qui vivent dans son voisinage. La morale gymnosophique fait réellement la grandeur de l'homme qui réfléchit et comprend, celui qui la rejette se soumet à une vie de bas intérêts, égoïstes et mesquins. Le but élevé de la gymnosophie exige constamment un effort de volonté. Il résulte que dans toute communauté, toutes les désharmonies et survivances peuvent être corrigées par la raison, c'est-à-dire par l'attitude intellectuelle.

La technique et la science gymnosophiques contribuent à procurer la persuasion tenace de la dignité de l'homme, à procurer le respect actif et militant des droits de la personne et à fournir la certitude qu'il y a une grandeur inhérente à tous les êtres humains. Ainsi la Gymnosophie cherche constamment à préciser les points de repère de l'orientation raisonnable de la vie humaine. L'humanité pourra-t-elle se perfectionner tant que l'homme continuera à se dégrader ? La technique et la sagesse gymnosophiques veulent libérer les hommes et édifier un monde réellement humain. Elles peuvent entraîner un déplacement de l'autorité morale sur les nouvelles appropriées à nos besoins fondamentaux. La raison ou la science pourraient-elles édicter des règles de conduite acceptables en tous lieux ? Certains font la remarque qu'en fait la raison est impuissante à fonder la morale ; elle connaît mais ne saurait prescrire. Ce n'est pas elle qui commande aux hommes de croire et d'agir. L'acte est jugé bon ou mauvais selon l'intention qui l'a incité et ce jugement est fourni par la conscience et non par une juridiction externe à l'individu, c'est-à-dire à l'entourage de la personne. Libre à chacun de décider selon sa conscience, en cela consiste la liberté d'action.

Au contraire, nous pensons que toute idée tend à se réaliser ; des idées différentes peuvent se consolider, s'équilibrer ou même se combiner.



D'où le pouvoir de la raison à construire l'idéal. Or, nous savons tous que l'homme naît avec des réactions antisociales. Qu'est-ce qui rend l'enfant sociable, qu'est-ce qui transforme sa nature confuse en nature humaine, sinon l'éducation. L'éducation, mais c'est toute la civilisation et c'est elle qui humanise l'enfant dès l'âge le plus tendre. L'éducation n'étant qu'une pénétration de la société, les valeurs sociales sont donc finalement les mêmes que les valeurs individuelles. En résumé, selon Goethe, l'homme se connaît soi-même seulement dans la mesure où il connaît le monde. La vie ne consistant qu'en une longue expérience formée de réactions, de l'homme sur le milieu extérieur et du milieu extérieur sur la personnalité humaine.

L'univers est d'abord l'univers social avant la nature extérieure, ou plutôt c'est la nature extérieure vue à travers le monde social. Ainsi faire exister la société, c'est rendre notre vie toujours plus pleinement sociale, morale sans obligations sauf celles qui résultent du fait des sanctions externes et sociales. La raison devant un principe de choix et de discernement d'invention et de synthèse.

La société est érigée en absolu, elle est la fin dernière de l'homme : il a reçu d'elle les biens matériels collectifs, le patrimoine intellectuel et moral, les lois tutélaires. En revanche il lui doit tous ses biens personnels, sa vie même. C'est à la raison d'être le suprême arbitre, c'est-à-dire que la science a toutes les possibilités d'ériger les règles de sa conduite en rapport avec notre temps et nos exigences. Cette forme de la morale constitue un réel progrès sur le sombre passé de l'humanité.



La conscience morale est une vérité parfaitement humaine, mais le sens moral varie d'intensité d'un individu à l'autre. La pratique semble livrer les actions de l'homme à la tradition, à l'instinct et à la pression sociale, l'homme étant incapable de justifier raisonnablement ses actions. Or la Gymnosophie tend à provoquer une nouvelle attitude intellectuelle issue de l'expérience et du raisonnement.

Basée sur les faits biologiques, la Gymnosophie réalise une technique complète et la plus rationnelle de l'éducation corporelle et de la conduite morale. D'ailleurs, les législateurs de tous les temps n'ont-ils pas édicté, rédigé et imposé souvent par la force, des codes, des règles de conduite, des règles d'hygiène et de prophylaxie ?

La science gymnosophique pourrait édifier des règles de conduite selon une nouvelle formule, acceptées par tous librement. La science justifie dans une large mesure une telle confiance, car non seulement elle nous permet d'asservir la nature en la connaissant mieux, mais encore en nous révélant la loi de l'adaptation de l'être vivant à son milieu, elle nous donne la garantie que nous vivons dans un monde qui nous convient ; si ce monde n'est pas fait pour nous, du moins, remarque Baudouin, sommes-nous faits pour lui. La sagesse, qui représente un idéal humain poursuivi depuis des millénaires, est plus qu'un effort de l'esprit parce qu'elle cristallise des qualités morales, intellectuelles et des qualités du cœur de l'homme.

La gymnosophie, doctrine enrichie par ses bases, vivifiée au contact des forces naturelles, veut vaincre la muraille de dénigrement et d'indifférence et chercher par tous les moyens l'unité du monde, dont l'unité de l'homme est à la fois le reflet et le facteur. De la beauté du soleil à celle de l'eau, de la puissance de la mer elle tend à recréer dans l'univers humain un ordre naturel dans le plan des valeurs morales. Son idée organisatrice est appelée à dominer, à grandir, à enfoncer ses racines dans les profondeurs de la masse humaine. Son rôle est de préparer certaines qualités et certaines capacités. Une création sans cesse renouvelée par l'action du monde destiné à un mouvement perpétuel. Elle mène le combat contre ces concepts mensongers, ces auxiliaires dont le rôle néfaste dans le monde n'est autre que de favoriser la ruine physiologique de l'humanité, dont les signes révélateurs se manifestent de plus en plus dans cet appauvrissement de la vie et de la naissance rare d'hommes complets. La Gymnosophie est contre tous ceux qui récusent l'instinct de conservation et d'épanouissement de la vigueur physique et préparent le salut de l'âme sur le mépris du corps et à aider uniquement à la décadence de l'homme. En éduquant le corps et l'âme, l'intellect et la volonté, la Gymnosophie peut aboutir à rendre la souplesse ferme et virile du corps humain. La Gymnosophie pose donc le problème d'une éducation complète, sous la formule de la franchise, d'une conception claire et exempte de tout préjugé. C'est la voie des tâches universelles.

Contrairement à ce que pensent maints clercs, la concentration de l'esprit est aussi un acte de cœur, car l'objet qui s'impose à l'esprit doit remuer en nous un certain sentiment. La Gymnosophie conseille de concentrer notre esprit sur des idées heureuses, rien ne pourrait être enseigné si aisément que l'art de bien vivre. La fièvre de la lutte quotidienne provoque l'usure précipitée de l'organisme notamment l'obstruction des vaisseaux sanguins, l'épuisement des nerfs et du cerveau. La Gymnosophie constate que l'ignorance et l'indifférence sont pour beaucoup à la source des maux dont l'homme ne cesse de pâtir, car l'ignorance et la suffisance se partagent et définissent notre époque quant à l'esprit et interdisent d'y loger aucun espoir. **Or en cherchant un sens à la vie contre l'inexorable processus de dégénérescence de l'homme, contre l'énorme misère du monde, contre la bassesse des mœurs et les crimes des puissants, la Gymnosophie a démontré que l'homme d'aujourd'hui ne sait plus trouver le joint d'accro-**



chose avec le rythme de la nature et son esprit étouffé dans un milieu d'hypocrisie organisée.

N'est-ce pas à l'éducation traditionnelle et aux faux principes moraux que nous devons les constatations faites par Lord Samuel, devant la chambre des Lords. Il y a des poches de crimes et d'immoralité dans nos grandes villes qui souillent notre civilisation. Les statistiques de l'adolescence délinquante sont révélatrices. Le nombre des crimes s'est grandement accru... Les divorces se multiplient, comme les séparations... La littérature, le théâtre, la vie même nous montre que l'adultère est considéré comme un badinage et le divorce comme un incident de très peu d'importance... Avec consternation, on découvre que les vices de Sodome et de Gomorrhe semblent sévir parmi nous. S'ils s'étendent, le châtiement ne se produira pas sous la forme d'un tremblement de terre, mais sous une forme beaucoup plus insidieuse et mortelle : l'empoisonnement progressif de notre sens moral. Et à ce propos, je cite l'émouvant message de Pablo Casals, qui se pose le problème de l'enfance de tous les pays :

« A-t-on assez réfléchi à ce que représente, pour les enfants de nos jours, le fait qu'ils se rendent compte, à mesure qu'ils grandissent, qu'ils doivent vivre dans un monde où l'on oublie les valeurs morales, dans un monde plein de discordes, où les libertés qui ennoblissent l'homme et sur lesquelles se fonde la dignité humaine, se voient de plus en plus bafouées ?

« Quelle responsabilité est la nôtre envers les nouvelles générations ! Quelle responsabilité retombe sur nous tous, et spécialement sur les dirigeants des peuples, si les enfants d'aujourd'hui, lorsqu'ils contemplent le triste spectacle offert par leurs aînés, perdent l'habitude des réactions nobles et sont forcés à s'habituer à un monde qui glorifie le mensonge, la bassesse plus ou moins déguisée, la brutalité qui veut se justifier par des raisons d'Etat ? »

A quoi sert donc l'idée d' « un impératif catégorique qui ne se justifie point », ni celle d' « une obligation qui ne s'explique pas ». La tradition se fonde sur la peur et la crainte, la Gymnosophie dicte et conseille une morale sans obligations, sans récompense. Elle veut aboutir à la compréhension et à la confiance mutuelle.

D'autre part, la Gymnosophie cristallise la vraie doctrine de tolérance, de justice et de la plus large fraternité humaine. Pour elle, la guerre est injuste et inqualifiable. Rien ne la justifie, rien ne la légalise. L'homme gymnosophe n'étant pas une créature mécanique, un robot, il n'admet ni le meurtre, ni la haine, ni la délation, ni l'exaltation de l'irresponsabilité, condamne la tuerie, le pillage et les cris de guerre parce qu'il est humain, parce qu'il a dévié ses mauvais instincts vers des buts plus élevés ou vers des compétitions plus séduisantes. La seule guerre admissible est celle que l'on mène pour une conscience d'une vie libre de tout enchaînement. Les torrents non maîtrisés détruisent tout dans leur course, alors que, maintenus et dirigés, ils produisent de l'énergie utile, de la lumière indispensable, pour le plus grand bien des hommes ? Il faut donc maîtriser les sentiments égoïstes au profit de quelque chose de plus puissant comme la dignité humaine, le sens du devoir, de la beauté de l'effort et de la liberté.

Le vrai patriotisme est, selon Nietzsche, le droit légal de toutes les patries à la liberté et à la justice, le devoir pour tout citoyen d'accroître en sa patrie les forces de liberté et de justice.

Le Gymnosophe se reconnaît à son langage, il est vrai, parce que, selon Marx, c'est le langage qui fait l'homme, car il est l'expression de la richesse et des nuances de sa conscience (il porte de même l'empreinte des tendances et des fonctions de l'esprit et il n'y a de choses dans l'esprit que dans la mesure où nous le marquons de choses). La défense de ces valeurs essentielles du monde nous vaudra de mériter et de gagner cette paix de l'âme et ce contentement profond qu'aucune politique n'a jamais

été capable de fournir. Voilà pourquoi, par quelque voie qu'il s'accomplisse l'accord entre la raison et la nature, remarque Meyerson, est et reste partiel et ses limites sont essentiellement imprévisibles, mais la dignité de l'homme lui commande néanmoins de persévérer dans l'effort vers un but inaccessible par essence.

L'humanité est autre chose que l'animalité, où l'espèce vaut mieux que l'individu. Il est vrai que la raison mène à une morale pratique, dépourvue de ce caractère mystérieux et d'origine surhumaine. La vraie morale consiste en un sentiment vif et juste de l'évidence intérieure du bien et du mal. Elle tend à améliorer non seulement la personnalité de l'être humain mais de même son moi en tant qu'élément responsable de l'humanité. L'homme gymnosophe devra surmonter ses aversions, toutes les laideurs et fixer son regard sur la beauté de la vie intégrale, qui est la vérité de demain. La morale de l'avenir c'est celle de la solidarité humaine, celle qui confirmera la parenté spirituelle de tous les hommes. Elle est constamment une victoire contre la nature, un effort lent et douloureux, mais comme la nature ne s'oriente pas d'elle-même au bien, il nous appartient de l'y incliner et de tenter de l'y soumettre par notre effort. Et l'homme s'en ennoblit d'autant plus que par l'effort qu'il déploie pour sortir de cette double lutte, le prix en est la dignité humaine. La raison devra permettre d'asseoir les idées morales sur des bases absolues compatibles avec nos connaissances scientifiques. N'est-ce pas à l'intelligence, à la réflexion, qu'est due toute action. Par l'action, l'intelligence revient au réel, au concret, aux faits réguliers. La Gymnosophie tend à faire cesser toute opposition dans notre être et toute contradiction, à aider notre conscience à saisir combien l'amour est plus efficace que le péché, car le péché ou le vice divise et provoque des conflits intérieurs. Améliorer l'individu et par l'individu la société, accroître la sagesse et par la sagesse le bonheur. Aider l'homme à bien vivre, à mieux penser et à mieux agir, à mener une vie plus intelligente, plus généreuse et plus heureuse. Une vie vécue avec amour. La sagesse n'étant pas une connaissance ni une capacité de faire, mais un mode d'être, un état de conscience. Rappeler que l'objet de tous les efforts humains est d'accroître le summum total de bonheur dans l'humanité, ainsi que le dit Spinoza, la morale n'a d'autre but que de mener l'être à sa perfection en respectant sa nature propre, c'est-à-dire aboutir au calme intérieur.

La Gymnosophie veut surtout l'établissement de la meilleure forme de structure sociale qui n'est pas tant une fin en elle-même, mais un moyen de faire des corps et des esprits sains, de libérer leurs énergies pour leur permettre de participer aux contacts supérieurs de l'espèce dans son grandiose conflit avec la nature, combats qui esquissent et marquent déjà les jalons de la voie qu'il appartient à l'homme agissant de creuser et de rendre utile. La Gymnosophie, par la collaboration constante du raisonnement, de l'expérience et de l'action, peut donner, non pas une victoire permanente qui n'est pas dans la nature des choses, mais un moment de répit et une halte heureuse sous l'un de ces fragiles abris que l'homme nomme civilisation.

OPINIONS DE PERSONNALITÉS

Le docteur Herscovici a communiqué notre dernier numéro, contenant son article CIVILISATION UTILITARISTE, HUMANISME ET GYMNASOPHIE, à un certain nombre de sommités médicales en leur demandant ce qu'elles en pensaient. Voici quelques-unes des réponses reçues :

« J'ai bien reçu votre lettre ainsi que le numéro de « Vivre d'abord ! » et vous en remercie. J'ai lu votre article. Il témoigne de préoccupations communes ayant trait à l'être humain dans le monde, du besoin de rechercher une réponse aux questions angoissantes que la vie pose devant nous de nos jours. Ce que vous me dites en particulier de la raison et de la vie, de même que de l'insuffisance du point de vue exclusivement biologique lorsque l'être humain est en jeu, rejoint les problèmes qui sont à l'ordre du jour et qui demandent à être repensés. Pour ma part, je me penche aussi depuis des années sur ces problèmes.

« Tant pour l'entrée en matière. Mais si vous me demandez de donner mon avis sur la gymnosophie, vous me mettez dans l'embarras, car au fond je n'ai pas d'avis à ce sujet. Ce n'est ni une critique ni une adhésion, mais simplement l'expression de ce que les moyens proposés par la gymnosophie n'ont jamais fixé sur eux mon attention. Si nos préoccupations sont communes, nous n'en restons pas moins limités, chacun à sa façon, quant à notre vision du monde et des facteurs susceptibles de nous intéresser. Cela fait aussi partie de notre condition humaine. Et c'est là aussi la raison pour laquelle il ne m'est guère possible de donner mon avis sur la gymnosophie. Ma propre pensée s'est attachée à d'autres moyens. »

D^r Eugène MINKOWSKI
Neuro-psychiatre
de la Maison de Santé de Saint-Mandé.

« J'ai lu votre article avec un vif intérêt.

« Je ne connaissais pas cette revue « Vivre d'abord ! » qui, évidemment, est de nature à ouvrir des horizons.

Je vous remercie de me l'avoir fait adresser et je vous félicite de l'effort intéressant que représente ce mouvement non-conformiste.

D^r Lucien DIAMANT-BERGER
Ancien interne des Hôpitaux de Paris.

« Je vous remercie de m'avoir adressé votre intéressante revue.

Je vais lire votre article et vous communiquerai à titre personnel mon opinion.

D^r M. MARTINY
Médecin-chef, Hôpital L.-Bellan
Directeur de la Vie Médicale.

« Je vous remercie, mon cher confrère, de votre lettre et de l'envoi de votre article. Je croyais que la revue « Vivre d'abord ! » ne paraissait plus depuis la guerre. Je vois qu'elle a repris. Cela vaut mieux, car elle rendait des services en tant que défenseur de la vie en plein air, logiquement comprise.

« Vous faites bien ressortir l'opposition qu'il y a entre les tendances et les habitudes de nos civilisations actuelles, et l'oubli ou l'abandon des avantages individuels et des qualités que l'on devrait retirer de la constitution ainsi que de l'équilibre physique et moral du corps. C'est, me semble-t-il, l'idée principale, qui rejoint celle des philosophes anciens et de Socrate en particulier.

« Mais surtout, vous créez ou reprenez judicieusement un terme nouveau sous le nom de gymnosophie. Il retient l'attention et, à mon avis, ouvre un nouveau chapitre dans la science philosophique. Je considère que vous avez bien raison et que vous rendez bien compte du but que vous poursuivez.

« Peut-être le début est-il un peu condensé, quand vous exposez toutes les données qui nous ont conduits à ne pas cultiver notre être, conformément à la nature, de sorte que ceux qui ne sont pas bien initiés ou qui lisent superficiellement, n'en saisiront pas le sens convenablement. Ce ne peut être qu'une impression, de ma part, et j'ai relu ces pages quatre fois pour bien m'en pénétrer. Il vous sera loisible, d'ailleurs, de revenir sur ces constatations des erreurs de la vie moderne, si vous le jugez utile.

« En revanche, tout s'éclaire parfaitement dans la seconde moitié, quand vous expliquez ce qu'est la gymnosophie, et comment il faut la concevoir. On peut vous suivre sans crainte et vous encourager à persister dans cet esprit.

« Vous le voyez, je n'ai pour ainsi dire aucune observation à formuler, et votre article très convaincant et très bien établi ne me paraît pas en comporter.

« Je ne puis, si vous le permettez, que vous apporter ici un encouragement pour continuer à faire ressortir l'utilité de la gymnosophie, et l'étude du développement naturel de l'homme, et de vous remercier encore.

L. TANON
P^r à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine.

Cette lettre d'une si haute personnalité médicale, honore profondément *Vivre d'abord !* Elle confirme les approbations que nous avions reçues du professeur Charles RICHET, du professeur LAIGNEL-LAVASTINE, du docteur Pierre LEPINE de l'Institut Pasteur et de tant d'autres.

SCIENCE

ET GYMNASTIQUE

Les articles scientifiques abondent. Chaque jour sont édités des ouvrages de biologie très savants. On recherche les origines de la vie ; on veut en connaître la raison et savoir ce que nous deviendrons après notre mort. On fouille les esprits et les corps. Si l'on osait, on ouvrirait les crânes et les ventres tout vivants !

Les hommes de sciences vous entretiennent de l'atome, des protons positifs et des neutrons qui sont en lui, groupés en un noyau extraordinairement petit. Aussi des électrons négatifs qui, en nombre égal à celui des protons, forment un essaim volumineux autour de cet atome. Parfait. Cela est passionnant, encore que ces découvertes mirifiques n'aient pas tellement dû réjouir les Japonais qui reçurent la première bombe atomique.

M. Jean Rostand, pour nous instruire, nous déclare :

« Je crois que l'homme vient d'un animal, mais je n'ai jamais dit que je croyais savoir ce qu'est un animal.

« Je crois qu'un enfant vient - corps et esprit - de ses parents, mais je n'ai jamais dit que je croyais savoir ce que c'est qu'enfanter.

« Je crois que la vie vient de la matière, mais je n'ai jamais dit que je croyais savoir ce qu'est la matière. » (« Ce que je crois », Ed. Grasset.)

Voilà donc un authentique savant qui déclare qu'il croit qu'il ne sait rien, à force de trop savoir sans doute. Il est fort probable que les savants qui examinent les atomes, leurs protons et leurs neutrons n'en savent pas beaucoup plus, si ce n'est qu'un jour leurs découvertes permettront de détruire une large part du genre humain.

Mais le brave et simple paysan, pas savant

du tout, croit et sait qu'en semant du blé il nous permettra, ainsi qu'aux savants, de manger du bon pain. Ça, c'est quelque chose de positif et d'heureux. Les gymnosophes ressemblent au brave paysan. Ils croient tout bêtement que rien ne pouvant vivre sans air et sans lumière, l'être humain doit y être sagement exposé ainsi qu'une simple salade. Ils croient également, et tout aussi bêtement, qu'aucun organe en lui ne peut être immoral, et tout particulièrement ceux auxquels ils doivent la vie ; que Dieu, ou la nature, ont bien fait ce qu'ils ont fait, à savoir : le nez pour sentir et les organes sexuels pour procréer.

La nudité intégrale, en France, est pratiquée depuis plus de vingt-cinq ans. En commun, hommes, femmes et enfants se mettent nus sans que la morale en souffre, bien au contraire, et au plus grand bénéfice de leur santé physique.

Dans presque tous les pays du monde, de semblables expériences ont été faites et continuent de l'être.

Les résultats de ces expériences sont concluants et favorables au bon développement et au bon équilibre de l'être humain.

C'est là, sans nul doute, un fait considérable tant dans l'ordre moral que physique.

Or, chose étrange, cette expérience, ce fait considérable, malgré son étendue, malgré ce qu'il a de foncièrement révolutionnaire, n'intéresse et n'émeut aucunement ; savants de toutes catégories, médecins physiologistes ou psychologues, psychiatres, sexologues, sociologues et moralistes l'ignorent ou veulent l'ignorer ! chose plus extraordinaire : ceux qui s'en préoccupent condamnent cette expérience sans vouloir l'étudier !

Ils prétendent, ces hommes de science, ces

« L'abus du savoir produit l'incrédulité. »

J.-J. ROUSSEAU « Emile », p. 80.

savants, aller explorer les planètes qui entourent la nôtre ; ils descendent au fond des océans examiner les êtres qui y vivent ; ils sondent l'âme humaine, étudient le sang ; fond d'une fille un garçon ou d'un garçon une fille ; enfant artificiellement, etc., mais ils sont effrayés à la pensée que des êtres humains se mettent nus en commun ! Ou ils rient ! Ou encore se voilent la face comme des vieilles filles devant la nudité d'un enfant de six ans !

Le sexe aurait-il la puissance d'une bombe atomique, et sa seule représentation, même en imagination, aurait-elle pour résultat d'anéantir leur intelligence ?

Messieurs les savants, messieurs les sociologues, messieurs les moralistes, je me permets, humblement, de vous répéter que :

Depuis de très nombreuses années, aux abords mêmes de la Capitale, des familles entières, grands-parents, parents et petits-enfants vivent nus une grande partie de l'année sans inconvénients pour la morale et que de cette pratique, simple et saine, ils retirent des avantages certains pour leur santé.

Je ne sais pas d'où vient l'être humain ni où il va, mais je sais qu'il existe et qu'existant il est sage de lui permettre de vivre conformément à son organisation physiologique ; de faire en sorte qu'il possède un bon équilibre et qu'il puisse se développer harmonieusement.

Et aussi, que c'est peut-être dans la divine simplicité, dans l'acceptation de sa condition humaine que réside son bonheur individuel et les bases d'une civilisation sensée.

La science ne perdrait rien à se laisser guider par la sagesse.

M. K. M.

L'ARBRE DE LA LIBERTÉ EST DUR DE LA FEUILLE

par Jean-Albert FOËX



Moi aussi, je préfère Dents Blanches à Paul Claudel et dix grammes de chlorophylle à toute l'œuvre de ce poète-laboureur, exception faite pour le *Partage de Midi* considéré comme une œuvre héliomarine.

Il est utile de faire litière de la littérature quand la littérature est régie par des marchands, lorsque la critique domestiquée débite congratulations et verdicts comme le commis-épicer sert du lard ou du cochon, lorsque les journaux sont de vaseuses mares d'ennui et l'Information un ministère. Il est

trop facile de dire que le public a les journaux, les livres, les pièces qu'il mérite. Le mal vient de ce que les grands journaux (qui ont des conseils d'administration soucieux de faire venir à eux la bonne galette) doivent satisfaire en même temps que leur clientèle les puissants du jour, c'est-à-dire les gouvernements. Ceux-ci ont besoin d'une presse qui endorme, pas d'une presse qui réveille. Ils sont enchantés de voir les magazines du cœur (vraies confessions et bla-bla-bla sentimental) tirer à un million d'exemplaires. Plus les quotidiens noient la vérité, l'escamotent, la charcutent, la trafiquent, plus les gouvernements sont ravis.

Le journaliste de la radio ou de l'agence est devenu un fonctionnaire au service de la propagande officielle. Le journal parlé se fait au ministère. Les informations politiques sont emballées sous cellophane stérilisée.

Les faits expriment cependant les opinions, dira-t-on. Mais, fait remarquer dans *Le Monde* M. Jacques Kayser, le fait brut n'existe plus. Quel que soit le souci d'objectivité de ceux qui le présentent, une tendance se manifestera toujours dans le commentaire, par l'interprétation, ou même seulement par le titre, la mise en page ou encore la source à laquelle on a fait appel. Il est impossible qu'il en soit autrement. La vraie objectivité consiste dans la mise à la disposition du lecteur d'informations émanant de sources variées, d'interprétations diverses, de commentaires différents pouvant même aller jusqu'à la contradiction.

Il est assez amusant de trouver ces propos de M. J. Fauvet dans *Le Monde*, quotidien passé maître dans l'art d'être discrètement suggestif et champion de l'interprétation abusive.

La conclusion de M. J. Fauvet n'en reste pas moins valable : « D'ici peu, le signe irrécusable de cette liberté aura

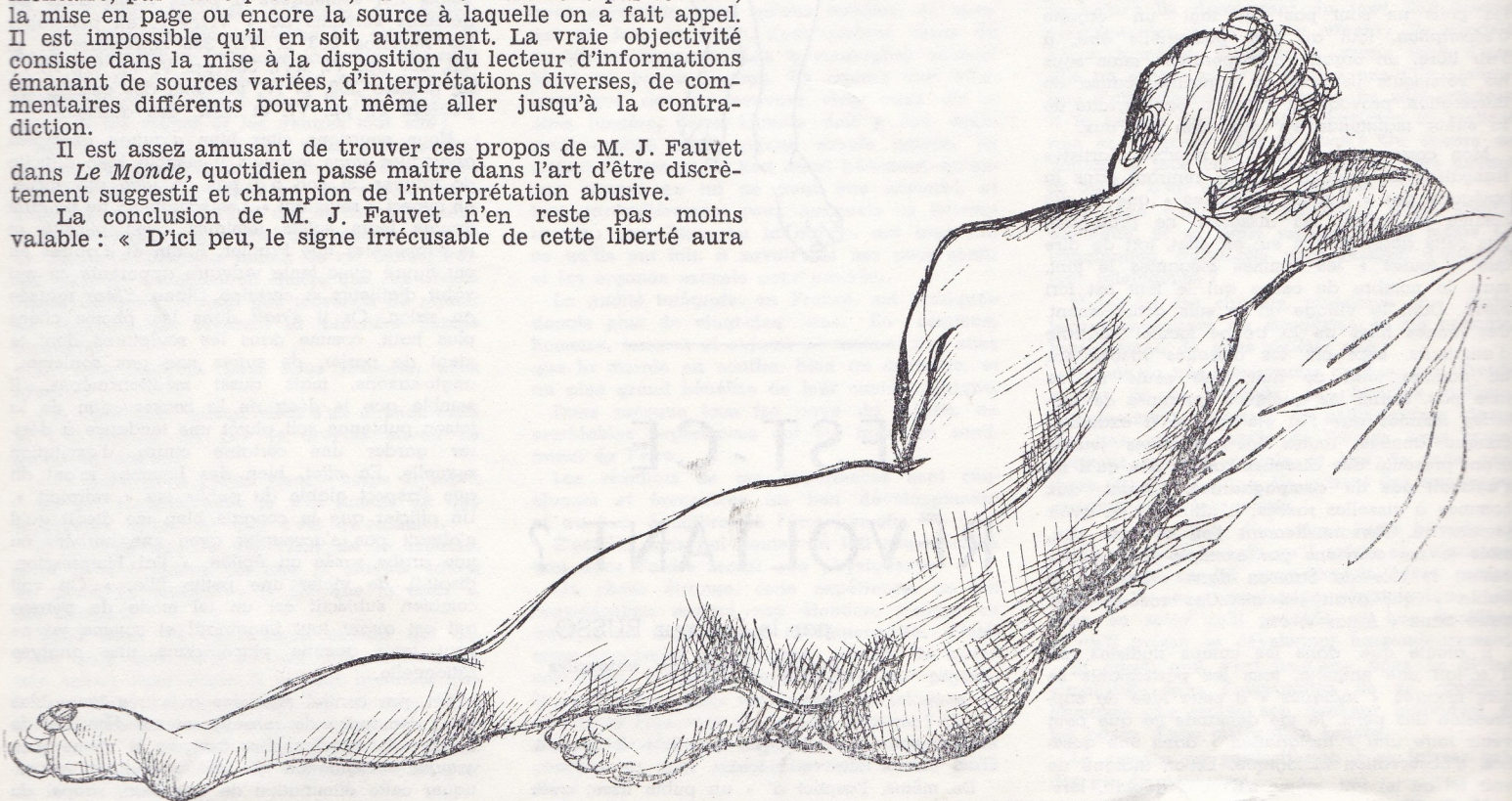
disparu ; la pensée sera standardisée. La pression du conformisme ou la volonté des intérêts seront parvenues à façonner une opinion publique sans réactions, sans curiosité, docile, voire disciplinée, se détournant de toute manifestation individuelle de pensée comme étant un luxe, une complication, une hérésie... »

On est un peu inquiet de constater les ravages provoqués aux Etats-Unis par la dictature de la radio et de la télévision. Les gens, soumis à ce régime, deviennent incapables d'articuler une idée personnelle, inaptes à la moindre conversation. En outre, les ligues de moralité sont là pour s'assurer que films, spectacles, textes n'offrent pas la moindre tentation de péché. L'humour même devient suspect.

Si on considère par ailleurs, en ce qui concerne les U.S.A., l'appel constant à l'imagination sexuelle qui s'étale dans la publicité, la presse, le cinéma, on comprend que les maladies mentales et nerveuses provoquent des ravages. L'homme est coincé entre son désir exacerbé et l'impossibilité de le satisfaire ; il faut vraiment que la nation américaine possède un haut coefficient biologique pour ne pas être plus gravement détériorée par ce conformisme intellectuel imposé et cet effort permanent de refoulement.

NOUS SOMMES DES HERETIQUES

En France, l'hérésie est tolérée. Les manifestations individuelles de pensée n'entraînent pas de sanctions. A condition qu'elles n'aient aucune importance réelle, qu'elles ne bouleversent que des mises en pages de revues à faible tirage ou, à



la rigueur, quelques soucoupes sur les guéridons des cafés. C'est un passe-temps divertissant que la lecture des chroniques et manifestes qui rendent compte de ces révoltes, avec un vocabulaire et un style du plus savoureux comique. Les réclamations de l'âme chez nos écrivains engagés dans la révolte ne dépassent pas le niveau d'une baignoire (de théâtre) et leurs protestations humanitaires se vendent assez bien sous forme de romans concrets et objectifs. En définitive, ces insurgés ne s'étranglent qu'avec des sandwiches quand le champagne vient à manquer au buffet.

Dans leur ensemble, les gymnosophes sont d'accord : l'expérience du monde, des événements qui s'y déroulent, l'étude des sociétés et de l'Histoire qui les bouleverse donnent à l'homme au moins une certitude : sa liberté sociale n'a aucun sens. La liberté d'expression est un leurre, les tabous sexuels sont des entraves qui empêchent l'être humain de réaliser toutes ses virtualités, dans leur complexité et leur richesse. Les révoltés du stylo n'attrapent que les nigauds et, sur le tard, un bicorne d'académicien. Quels sentiments peuvent inspirer ces constata-tions ? Quelles réactions peut conseiller la vue d'une assemblée de parlementaires, de ministres ou de candidats à la présidence de la République ? Je vous le demande ! Sinon le désir de fuir au plus vite, même sur un radeau pneumatique.

Notre gymnosophe se retire ainsi sous l'arbre de la liberté, bel arbre de l'Île de France, pin-pignon de l'île du Levant ou hêtre de Belle-Île. Il se met nu pour libérer son corps comme il a libéré son esprit. Trop souvent, il s'imagine alors que tout est résolu.

Tous les problèmes restent posés car il est inutile d'être des révoltés passifs, il est risible de croire que la gymnité intégrale est la panacée. **IL FAUT PROPOSER UNE HERESIE NON PAS UN CIRQUE.** Il faut donner des solutions à chacun des besoins humains.

OU VA LA GYMNASOPHIE ?

Hegel a dit : « La philosophie est la chouette qui se lève au crépuscule. » Il ne faudrait pas que la gymnosophie fut seulement le goéland qui se lève à l'aube.

On a compris que le factice, le frelaté, le faux meublaient journaux et livres, il reste le problème de la culture.

On a compris que la tragédie c'est l'ironique et sanglant destin d'un monde qui se croit appelé au bonheur alors qu'il piétine entre la peur et la contrainte. Il reste le problème d'un genre de vie affirme **CONTRE** cette conception de la vie.

On a compris que le corps était un merveilleux instrument qu'il fallait entretenir, parfaire et chérir. Il reste les problèmes et la faim de l'esprit.

On a compris que le retour à la nature était le chemin de la sagesse et la seule voie de la liberté. Il reste les problèmes de l'art.

L'arbre de la liberté ne doit pas « être dur de la feuille ». Le gymnosophe doit être à l'écoute du chant du monde. Je connais — chacun connaît —, des naturistes sincères qui prétendent que l'intellectif est superflu, l'affectif suffisant à tout. Il n'y a qu'à s'en remettre, disent-ils, à l'intelligence du cœur. Non. La réduction du MOI à cet état inférieur où les mots et les images qu'ils évoquent s'associent entre eux hors du contrôle de l'esprit n'est pas une attitude gymnasopique. Si nous voulons que nos communautés ne soient pas vouées à végéter et à périr, il est indispensable qu'elles soient intellectuellement vivantes.

Le docteur Alexis Carrel marquait l'essentiel en écrivant : « La crise est une crise de l'homme qui ne peut pas s'adapter au monde sorti de son cerveau et de ses mains. Il n'a pas d'autre alternative que de refaire ce monde d'après les lois de la vie. Il doit adapter son milieu à la nature de ses activités organiques aussi bien que mentales, et rénover ses habitudes individuelles et sociales. »

Il faut donc un programme ?

« Non ! répondait encore Carrel, le moment est venu de commencer l'œuvre de notre rénovation mais nous n'en établirons pas le programme, car un programme étoufferait la vivante réalité dans une armature rigide. Il empêcherait le jaillissement de l'imprévisible et fixerait l'avenir dans les limites de notre esprit. »

Il faut nous mettre en marche...

Il faut exprimer la pensée gymnasopique par des actes, par des livres, par des œuvres d'art, par des films.

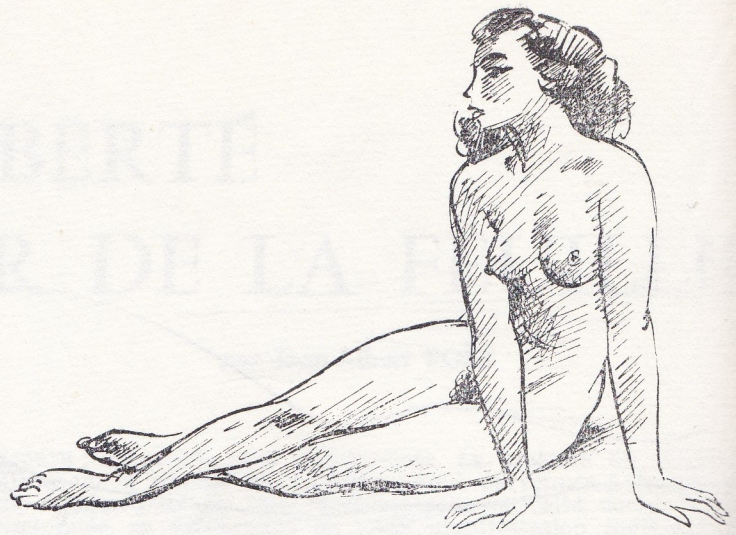
Le cinéaste américain Arch Oboler, dans son film *Five* (les cinq survivants), a salué Frank Lloyd Wright, un des plus grands architectes américains vivants, gymnasophe militant. Ce film gymnasopique, aux Champs-Élysées, n'a pas tenu une semaine. Qu'est-ce que cela prouve ? Qu'il faudra en faire d'autres. Pour atteindre la multitude et l'instruire. En octobre, à Paris, deux galeries exposaient des tableaux inspirés par la gymnosophie vécue (Dany chez Drouant-David, Pierre Catzeffis chez Emilie Corre).

Il faut apporter à ceux qui ne nous connaissent pas les preuves de notre vie meilleure, de notre vie plus intelligente.

"CE QUE JE CROIS"

(Suite de la page III)

par KIENNÉ DE MONGEOT



nous sentons une image de la vérité, et ne possédons que le mensonge : INCAPABLES D'IGNORER ABSOLUMENT, ET DE SAVOIR CERTAINEMENT ».

M. Jean Rostand, qui est un grand savant modeste, ne nous entretient pas de l'orgueil si néfaste qui mène le monde et le conduit à sa perte.

Peut-être, aussi, n'a-t-il pas suffisamment pensé aux conséquences qui peuvent résulter de la lecture de son livre... S'il est bon et bien de ramener l'homme à l'humilité de sa conduite, peut-être est-il dangereux de jeter le doute dans son esprit. Ne croire à rien, cela est terrible ! et espérer, même que vaguement, dans le pouvoir de la science, si elle n'est sous la dépendance de la conscience, est dangereux.

Certes, nous savons que nous ne connaissons que peu de choses ; que plus nous apprenons, plus s'agrandit devant nous l'horizon de ce que nous avons à apprendre.

Il est heureux, d'ailleurs, que nous ne puissions atteindre à la connaissance intégrale ; que nous ignorions la causalité de toute chose ! Cette ignorance est un gage de bonheur ainsi que notre impuissance à modifier la nature de la vie.

Quoique nous fassions ; quelle que puisse être la puissance de notre science, nous ne sortirons jamais de notre humaine condition régie par les lois immuables de la nature.

« Heureux les pauvres en esprits », c'est-à-dire : Heureux ceux qui non seulement ne s'attachent pas aux biens matériels, mais aussi ceux qui ne mettent pas toute leur confiance dans la science et qui sont toujours prêts à refaire l'apprentissage de la vie.

« Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles » a écrit philosophiquement Voltaire ; mais à une époque où il y avait encore harmonie entre l'homme et sa civilisation.

STANDARDISATION DE LA PENSÉE

M. André Siegfried (1) s'émeut, avec de justes raisons, de la « standardisation de la pensée » contre laquelle il semble bien malaisé de lutter. En effet, on ne voit pas comment la pensée pourrait éviter la standardisation quand tout tend à s'uniformiser.

Pour éviter cette uniformisation de la pensée, il faudrait pouvoir vivre en dehors du monde, jouir d'une grande indépendance ou posséder une maîtrise de soi peu commune.

L'instruction obligatoire, la spécialisation de cette instruction lorsqu'elle est poussée, ne contribue-t-elle point déjà à standardiser les esprits ?

L'éducation pourrait pallier cette première standardisation ; l'éducation sensible et sensée ; l'éducation qui tiendrait compte de ce qui faisait écrire à J.-J. Rousseau, parlant de l'individu du XVIII^e siècle : « C'est là l'homme de nos fantaisies : celui de la nature est fait autrement. »

« Voulez-vous qu'il conserve sa forme originelle ? Conservez-là dès l'instant qu'il vient au monde. » C'est-à-dire : laissez lui sa personnalité, faites-en d'abord un homme, un homme libre, avant d'en faire un professionnel qui pense au travers de sa profession ; avant d'en faire un citoyen conscient et

organisé ressemblant et pensant comme tous les autres citoyens ; plus exactement comme tous les citoyens de son parti !

Mais, en vérité, qui a la chance de nos jours, de recevoir cette éducation intelligente ? Personne, ou presque, parce qu'il y a longtemps déjà que l'instruction a la primauté sur l'éducation qui doit tendre à faire des hommes alors que la première ne fait que des spécialistes.

Puis, nous vivons loin de la nature, nous ne vivons plus avec elle. Certes nous allons à la campagne, à la montagne, à la mer ! Est-ce que cela, sauf pour quelques rares exceptions, est vivre avec la nature ?

Les journaux, la radio, le cinéma, tout ce qui nous entoure et nous forme malgré nous - et nous déforme - est standardisé.

Enfin les intermédiaires qui vendent la pensée humaine ont le souci constant de satisfaire la plus large clientèle possible. Ils ne s'adressent pas à l'élite, qui est une minorité, mais à la moyenne qui est la majorité. Il faut donc la servir selon ses goûts, répondre à ses besoins sans trop se soucier si ces besoins sont louables. En un mot : il faut faire de l'argent. Comme la machine qui fait travailler « à la chaîne », le besoin de gagner de l'argent standardise les esprits et les talents afin que soient satisfaits les désirs et les goûts de cette moyenne.

M. André Siegfried raconte qu'en Amérique - que l'Europe semble prendre comme un modèle idéal - les manuscrits des écrivains sont souvent refaits, remaniés afin d'être mis au goût du public !

Crise politique, crise financière, crise de moralité, etc. ! On ne se demande jamais la cause véritable de toutes ces crises. Cette cause ne serait-elle pas tout simplement une crise de civilisation ?

Nous vivons à une époque où les élucubrations de notre cerveau l'emportent sur notre sens des réalités : sur notre bon sens, tout simplement.

Nous oublions trop que nous ne sommes que des hommes ; que le fait qu'un avion crève le mur du son, ne modifie en rien notre nature. Et les cinq sens de l'être humain, humble et magnifique tout à la fois, n'ont pu encore être modifiés et améliorés par la science et son progrès ; bien au contraire ! Ils reçoivent des émotions qu'ils communiquent à notre cerveau que, le plus souvent, elles perturbent. Et ces émotions artificielles et standardisées uniformisent l'esprit des humains dans la médiocrité.

La nudité, telle que nous la comprenons ici en l'appelant GYMNOSOPHIE, n'a pas d'autre but que de ramener l'homme à lui-même, physiquement et mentalement ; de lui faire prendre conscience de sa personnalité, de lui enseigner à vivre conformément à sa personnalité tout en l'améliorant sur le plan naturel.

Une fois de plus, je reciterai la pensée du D^r Alexis Carrel qui figure en permanence en exergue en deuxième page de notre couverture : « C'EST LE DEVELOPPEMENT DE LA PERSONNALITE HUMAINE QUI EST LE BUT SUPREME DE LA CIVILISATION. »

Ce grand savant et ce grand penseur, qui connaissait notre revue, me fit l'insigne honneur de m'envoyer une lettre de compliments. Elle annule les attaques de nos adversaires qui perdent la tête en contemplant nos saines et belles illustrations.

(1) STANDARDISATION DE LA PENSÉE. (Le Figaro, 7-12-53).

HOMME ET POLITICIEN

*Ils (Platon et Aristote) ont écrit de politique,
c'était comme pour régler un hôpital de fous.*
PASCAL. Pensées. VI. 52. ed.

« A quelque chose malheur est bon » dit le proverbe. En conséquence, il faut espérer que les événements qui se sont déroulés à Versailles, cité de magnificences et de gloires, événements inqualifiables, faute de leur trouver un qualificatif propre en notre langue, donneront à tous les Français, qui pensent encore, une occasion de réfléchir mûrement. Ce qui vaut tout de même mieux que « de se hâter de rire pour ne pas être obligé de pleurer ».

Les hommes politiques, dit insidieusement le Larousse, sont ceux qui s'occupent des affaires de l'Etat, qui croient être instruits des questions qui s'y rattachent.

Mais qu'est-ce que l'Etat ? Ce n'est plus seulement Monsieur Louis XIV ! C'est nous. Si bien que nous sommes engagés dans son comportement, responsables en quelque sorte de ses agissements. Cela est extrêmement important, angoissant même, car notre destinée dépend du bon équilibre de ceux, nos représentants, qui forment le Parlement, donc l'Etat.

Dans « Mélanges et Littérature » d'Alembert déclare que « la politique est l'art de tromper les hommes ». Sans doute est-ce l'art de tromper les hommes des autres pays, ce, qu'à la rigueur, on peut admettre, encore qu'à notre époque, des ententes franches et loyales seraient souhaitables entre hommes politiques de pays différents et plus fécondes pour les peuples qu'ils représentent ; mais il apparaît très nettement que cet art, avant de se manifester hors des frontières, s'épanouit *intra muros* ! Cela est grave. Ce qui l'est plus encore, c'est qu'en nous trompant nous-mêmes, nos hommes politiques se trompent aussi eux-mêmes !

Les gymnosophes sont gens simples qui ne cherchent pas « midi à quatorze heures ». Pour eux, deux et deux continuent de faire quatre.

Dans son « Dictionnaire philosophique », le sarcastique Voltaire écrit que « la politique de l'homme consiste d'abord à tâcher d'égaliser les animaux, à qui la nature a donné la nourriture, le vêtement et le couvert ». La politique serait, en conséquence, avant toute chose, simplement humaine. Il s'agirait tout uniment d'organiser la vie, la société, afin que chacun puisse vivre ; puisse vivre conformément à son organisation physiologique et mentale : conformément à ses légitimes besoins. La société devrait donc — l'état qui la représente — faire en sorte que chacun ait son dû et, dans une société véritablement civilisée, puisse épanouir sa personnalité dans le cadre de lois sages et humaines. La primauté de l'individu, de la famille — peut-on dissocier l'individu de la famille ? — est incontestable sur la société. Du moins cela devrait-il être ainsi.

Si la sagesse n'était pas un vain mot, si l'on ne confondait pas la justice avec l'égalité — qui n'est le plus souvent lorsqu'elle se manifeste qu'une inégalité — il serait sans doute possible d'espérer de parvenir à une organisation plus saine et plus heureuse de la vie communautaire, car ces grands et simples principes humains, que nous venons de rappeler, animent alors les hommes politiques.

Qu'attendre de la politique telle que nous la comprenons et l'admettons, politique qui n'est qu'un amalgame monstrueux de partis s'entredéchirant pour des intérêts qui, en vérité, ne sont et ne peuvent être ceux du peuple ?

Est-ce que l'humanité qui se compose d'êtres sensibles, ayant les mêmes besoins primaires et normaux, devrait être fractionnée en partis ? Peut-elle être de droite ou de gauche ? Et les besoins vitaux des hommes rouges ou blancs ?

Une loi est bonne ou elle est mauvaise. Elle n'est pas bonne

parce qu'elle est de droite, mauvaise parce qu'elle est de gauche ou vice versa.

Et un homme politique, s'il est honnête homme, s'il est animé par un esprit de justice et de bonté, fera de bonnes et justes lois, qu'il soit de gauche ou de droite.

Par-dessus toutes ces remarques, un homme politique, un homme de gouvernement doit, avant tout, avoir un sens aigu des réalités ; ses sentiments personnels, ses sentiments de citoyen, de patriote même, s'effaceront pour lui permettre de juger froidement les événements et d'en tirer les conséquences qui l'aideront à faire prévaloir les intérêts de la majorité ; les intérêts de l'humanité, car, lorsque l'on peut faire le tour du monde en peu de jours, il faut, il est indispensable de penser humain.

L'ambition de cet homme politique serait de n'en point avoir de personnelle ; c'est-à-dire que sa personne ne devrait jamais être mise en balance avec l'intérêt commun. Enfin, être homme politique cesserait d'être une situation pour être un sacerdoce.

Au XX^e siècle, un tel homme politique serait voué aux plus cuisants échecs, sinon à la maison de santé ! En effet, tant que l'humanité s'orientera dans des voies inhumaines ; tant que des intérêts et des puissances étrangers au bien commun a toutes les races et à tous les peuples animeront les dirigeants de chaque pays ; tant qu'un aveuglement insensé, humainement admissible, empêcheront les hommes de suivre le chemin de la raison ; tant que par ambition, orgueil et intérêt, la confusion règnera dans leur cerveau ; tant qu'ils se refuseront à reconnaître et à admettre leur condition humaine ; tant qu'ils ne feront pas en sorte de redevenir des hommes ; tant qu'ils se croiront des surhommes, il sera vain d'espérer en une civilisation meilleure.

Les hommes sont et resteront impuissants à conjurer les forces universelles et mystérieuses qui les dominent. Ils possèdent pourtant, dans une très large mesure, aussi bien dans le domaine individuel que social, aussi bien dans le domaine national qu'international, la possibilité de faire en sorte d'éviter d'être leur plus cruel ennemi ; de faire que « l'homme ne soit plus un loup pour l'homme ».

La première des politiques, celle qui devrait avoir le pas sur toutes les autres, logiquement, consisterait à s'occuper d'abord de ses propres affaires, de sa propre organisation humaine avant que de prétendre à diriger celles de l'Etat.

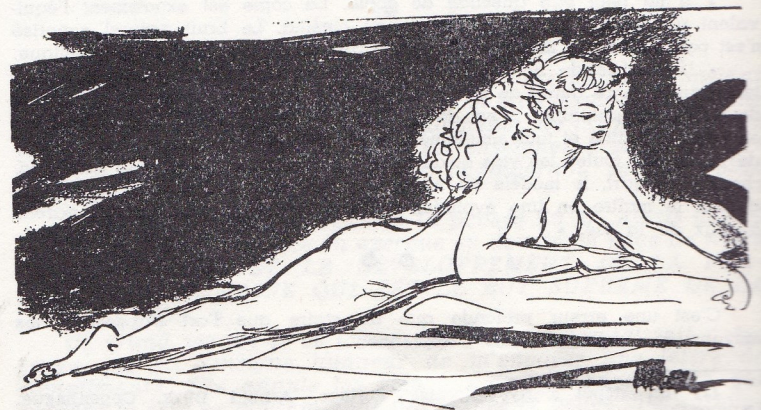
Quelle n'est pas la prétention de l'homme politique qui se croit qualifié pour conduire le char de l'Etat, alors qu'il est incapable de prendre conscience de lui-même !

Il faut une ferme éducation pour parvenir à prendre conscience de soi-même ! Il faut tout d'abord prendre conscience qu'on est le plus souvent inconscient. Il n'est pas aisé d'avoir la volonté suprême de dresser des murailles d'airain entre soi et les éléments extérieurs qui viennent, sous tant de formes différentes et insidieuses, troubler, perturber votre esprit. Or, l'homme politique devrait pouvoir accomplir ce tour de force qui lui permettrait de balayer tous les éléments étrangers au bien public qui, constamment, viennent obscurcir son horizon.

La vraie conception gymnosophique c'est cela : c'est se mettre nu — physiquement et mentalement — non pas en commun, mais devant soi-même, ce qui est autre chose que de se dévêtir.

Pour être un homme, il faut être apte à pratiquer cette nudité pragmatique, la seule qui compte. Et pour être un véritable homme politique, acceptant de prendre à charge le bien public, il faut d'abord être un homme et pas seulement un sénateur ou un député... de droite ou de gauche.

M. K. M.



POURQUOI J'AI ÉCRIT LA SANTÉ SANS DROGUES (1)

par le DOCTEUR J. POUCEL

POURQUOI? Mon Dieu, c'est bien simple et la raison déterminante n'est pas loin. Voilà : « L'Éditeur l'a demandé. » N'est-ce pas suffisant ? Si vous connaissez la race des auteurs, vous devez savoir qu'après des gestations plus ou moins laborieuses, ils enfantent des manuscrits dont ils sont très fiers (mes petits sont bien faits...) parce que, pensent-ils dans leur innocence, ils répondent à un besoin de l'humanité. Pour eux, ce travail « vient combler une lacune » comme écrira sûrement le préfacier qui ne veut pas risquer la méningite et trouve sage de ne pas s'aventurer hors des lieux communs.

Malheureusement l'éditeur n'est pas de cet avis. Cet homme chicancier n'éprouve pas du tout le besoin de « combler la lacune » et quand, après des mois d'attente et d'espérance l'auteur décachète en tremblant la réponse, il se trouve que l'éditeur n'ose pas courir les risques pécuniaires ; mais comme cette raison est, paraît-il, invouable, il prétend que c'est écrit « en style gris qui ne plaira pas au public ».

Aussi, jugez de l'allégresse de notre auteur quand, Zeus soit béni !, il se trouve que l'éditeur lui-même l'incite à sécréter un ouvrage pour l'une de ses collections.

Mais encore faut-il d'autres motifs. On n'écrit pas pour écrire, pour peu que l'on respecte sa plume, mais parce qu'on a quelque chose à dire.

Dans le cas particulier, le titre peut lancer sur une fausse piste. Cette **Santé sans drogues** peut apparaître comme une entreprise hérétique, schismatique et pécheresse, pas très catholique à l'encontre de la Médecine officielle à qui l'abondance des drogues et même cent mille spécialités ne font pas peur.

Je ne nierai pas que j'ai toujours eu envers les thérapeutiques trop agressives une instinctive circonspection. Nourri de Montaigne qui ne quitte quère mon chevet, je ne désapprouve pas tellement mon bon maître lorsqu'il me confie :

« Je réponds à ceux qui me pressent de prendre médecine, qu'ils attendent au moins que je sois rendu à mes forces et à ma santé, pour avoir plus moyen de soutenir l'effort et le hazard de leur bruvage. Je laisse faire nature et présuppose qu'elle se soit pourvue de dents et de

(1) *Naturisme, ou la Santé sans drogues*. Collect. *Prototype*. Oliven. 1953.

Après trente-deux ans d'enseignement à la Faculté de Médecine de Marseille, et cinquante-deux ans de vie professionnelle, le professeur Géo BELTRAMI vient de prendre sa retraite.

M. le docteur Girbal, adjoint à l'Hygiène, a jugé que la ville de Marseille se devait d'apporter son concours aux manifestations consacrées au jubilé du professeur Beltrami et de lui attribuer sa plus haute récompense. Le professeur Géo Beltrami fonda l'École et les Dispensaires dentaires, lesquels, depuis trente ans, donnent uniquement, de leurs propres moyens, l'enseignement aux chirurgiens-dentistes et les soins gratuits à la population laborieuse et impécunieuse de la cité.

Sur sa proposition, M. Carnili, député-maire, a décerné à notre ami la grande Médaille d'or de la ville de Marseille.

Quelque temps après, le Conseil de l'Université d'Aix-Marseille, reconnaissant les services éminents du professeur Géo Beltrami, lui décernait à son tour la Médaille de l'Université d'Aix-Marseille qui lui fut remise par Monsieur le Doyen de la Faculté de Médecine.

Les cérémonies de ce jubilé se sont déroulées à la mairie, le matin et l'après-midi dans le grand amphithéâtre de la Faculté de Médecine, en présence de toutes les autorités civiles, universitaires et militaires de la région et des délégués de toutes les sociétés et institutions odonto-stomatologiques.

NOS COLLABORATEURS A L'HONNEUR

« Vivre » félicite vivement le professeur Géo Beltrami et lui exprime toute sa reconnaissance de lui avoir apporté l'appui de sa science, son talent d'écrivain et de lui avoir accordé l'honneur de faire figurer son nom dans la liste de son Comité de patronage.

RECEPTION A L'HOTEL DE VILLE DU DOCTEUR H. HERSCOVICI

Médecin à titre gracieux depuis dix ans de la Préfecture de Police et de la Seine, ancien médecin, au même titre, des Dispensaires Mère et Enfant de la Préfecture de Police, résistant authentique, ayant maintes fois risqué son existence et sa liberté pendant la guerre pour porter secours à ceux qui étaient traqués, ayant mis à l'abri plus de quatre-vingts enfants et une trentaine d'adultes, le docteur Herscovici continua, la Libération venue, son action profondément humanitaire, ne quittant pas nuit et jour son poste de garde. Il obtint trois citations.

griffes, pour de défendre des assauts qui lui viennent, et pour maintenir cette contenance dequoy elle fuit sa dissolution. »

Je ne me hêrisse pas devant la boutade de Voltaire : « Les médecins introduisent des drogues qu'ils ne connaissent pas dans des organismes qu'ils connaissent moins encore et il m'arrive de sourire de la boutade de l'humoriste anglais « Si tous les médicaments venaient à tomber à la mer, ce serait un grand bienfait pour l'humanité... mais un bien grand danger pour les poissons. »

Et pourtant, il faut bien reconnaître que la chimie a raison de la syphilis, du paludisme, de la méningite tuberculeuse ; que la pénicilline a changé le pronostic de l'anthrax ou de la pneumonie ; qu'elle a rendu possibles des opérations hasardeuses ; que la vaccination jennérienne a jugulé la variole. Il ne faut être ni ingrat ni sectaire. Non, mon idée directrice n'est pas contre les méthodes, certes entachées d'abus, mais qui, maniées avec bon sens et mesure, ont à leur actif des succès éclatants (2).

Le péché mortel de la Médecine officielle n'est pas là. Il est d'oublier son rôle qui devrait être sans doute d'essayer accessoirement de tirer les malades d'un mauvais pas, mais avant tout de **créer une race robuste, endurante joyeuse, saine de corps et d'esprit**, ce qui n'est pas une utopie et ne serait même pas tellement difficile ni long, si à la tête du pays quelqu'un de compétent, quelque Georges Hébert par exemple, pouvait œuvrer avec l'autorité nécessaire.

La médecine classique en est encore à la conception irrationnelle consistant à laisser déchaîner toutes les catastrophes pour s'efforcer ensuite de réparer le moins mal possible les dégâts. Je vous le demande, y a-t-il beaucoup de médecins qui, soignant un coxalgique ou un pottique, prescrivent à la famille des réformes de vie nécessaires pour que ses frères et sœurs ne le deviennent pas ?

Montrez-moi, dans l'énormité de la littérature médicale, le chapitre où traitant des fractures, l'auteur indiquerait le mode d'alimentation, d'exercice, d'exposition au soleil donnant à l'ossature son maximum de solidité. Bon pour les incéniens de se préoccuper de la résistance des matériaux d'un pont métallique, mais pour l'Homme, à quoi bon ? Si la charpente ne tient pas, on mettra des plaques inoxydables et des vis.

Voilà pourquoi j'ai écrit ce petit livre. Pour que l'on sache qu'il y a mieux à faire que d'attendre la défaite — la maladie est bien une défaillance — et de se débrouiller ensuite comme l'on peut.

Oh ! je ne me fais pas d'illusions ! Je sais très bien que la force de l'habitude est telle que l'on ne peut espérer voir beaucoup de gens enjamber les préjugés et réformer leur mode de vie, même s'ils le reconnaissent illogique.

Il faudra du temps, cinquante ans encore peut-être. Mais la semence est patiente. La plantule sommeille des années, s'il le faut, blottie en expectation dans sa coque. Puis il arrive que des circonstances venant à s'y prêter — un changement de température, un peu d'eau, un rayon de soleil — alors le grain se réveille de sa torpeur et le voilà qui germe.

(2) Avec bon sens et mesure... Il vient de paraître, chez Masson, un gros ouvrage (752 pages) de C. Albahary sur les *Maladies métricamenteuses* : accident dus à la chimiothérapie, aux sérums, vaccins, antibiotiques, etc.

La famille d'un tel résistant, d'un tel homme, ne pouvait qu'être victime de son dévouement : Mme Herscovici et ses filles furent internées.

Enfin le docteur Herscovici collabore à un très grand nombre de revues de médecine et d'hygiène publiées en Argentine, en Angleterre, en Belgique, en Algérie et en France.

C'est toujours avec le même désintéressement qu'il se consacre, avec un dévouement magnifique, à tout ce qui peut contribuer à la santé et au bonheur de l'humanité.

A lui aussi, « Vivre » exprime toute son admiration et sa reconnaissance.

DISTINCTION

« L'Œuvre Humanitaire », société des Bienfaiteurs de l'Humanité de France et de l'Union française, vient de nommer notre directeur Grand Officier pour les services qu'il a rendus aux œuvres sociales et humanitaires. (Le port de cette distinction est réglé par un décret du 6 novembre 1920.)

Nous sommes certains que nos adhérents et nos lecteurs éprouveront une satisfaction en constatant que certaines organisations officielles et certains Pouvoirs publics étrangers reconnaissent l'action salutaire de notre directeur qui, depuis trente ans, propage inlassablement des enseignements de vie saine. Des milliers de familles lui doivent incontestablement leur santé.



1926-1954

LE SPARTA-CLUB

La photographie ci-dessus, véritable tableau, prise il y a vingt-six ans, sous les frondaisons du beau parc de Garambouville (près d'Evreux) construit pour le cardinal de Bourbon, montre une scène de la première année de réalisation gymnique en France dont notre directeur fut l'initiateur. De gauche à droite : M. K. de Mongeot, le professeur Malkovsky, une adhérente et le peintre Raymond Pallier, mort pendant la guerre.

Il ne pouvait être envisagé, à l'époque d'installer un centre de nudité intégrale aux portes de Paris. C'eut été un scandale ! Le Sparta-Club, cependant, les années passant et les esprits s'accoutumant à l'idée que des gens vivaient nus en commun, se rapprocha de la Capitale. Il s'installa d'abord dans le vaste DOMAINE DES DOUAIRES, près Gaillon, puis au MANOIR JAN, près Mantes et, enfin, au CHATEAU D'AIGREMONT, au bout de l'autoroute de l'Ouest, à 4 kilomètres de Poissy, à 6 kilomètres de Saint-Germain-en-Laye et à 23 kilomètres de Paris. L'actuel Sparta-Club est, maintenant, parfaitement organisé. Rien n'y manque. Les installations sportives, comme on peut le constater par les documents de la page suivante, sont modernes. Cet éden-club fait l'émerveillement des étrangers qui viennent le visiter.

Notre expérience porte sur vingt-six ans de pratique constante et sur plusieurs générations d'adhérents ! C'est ainsi qu'il n'est pas rare de voir sur nos stades les grands parents, leurs enfants, élevés au Sparta-Club, et leurs petits enfants ! Les premiers furent de nos adhérents de l'époque héroïque, comme les parents de cette toute jeune fille photographiée à Aigremont sous un arbre en fleurs.

Aucune organisation au monde n'est comparable au Sparta-Club qui est l'unique centre de *gymnosophie* existant à notre époque. Non seulement les corps s'y ensoleillent et s'y aèrent ; mais les esprits s'y libèrent et entrevoyent la *vie réelle*, dispensatrice de bonheur.



Photo « Vivre »

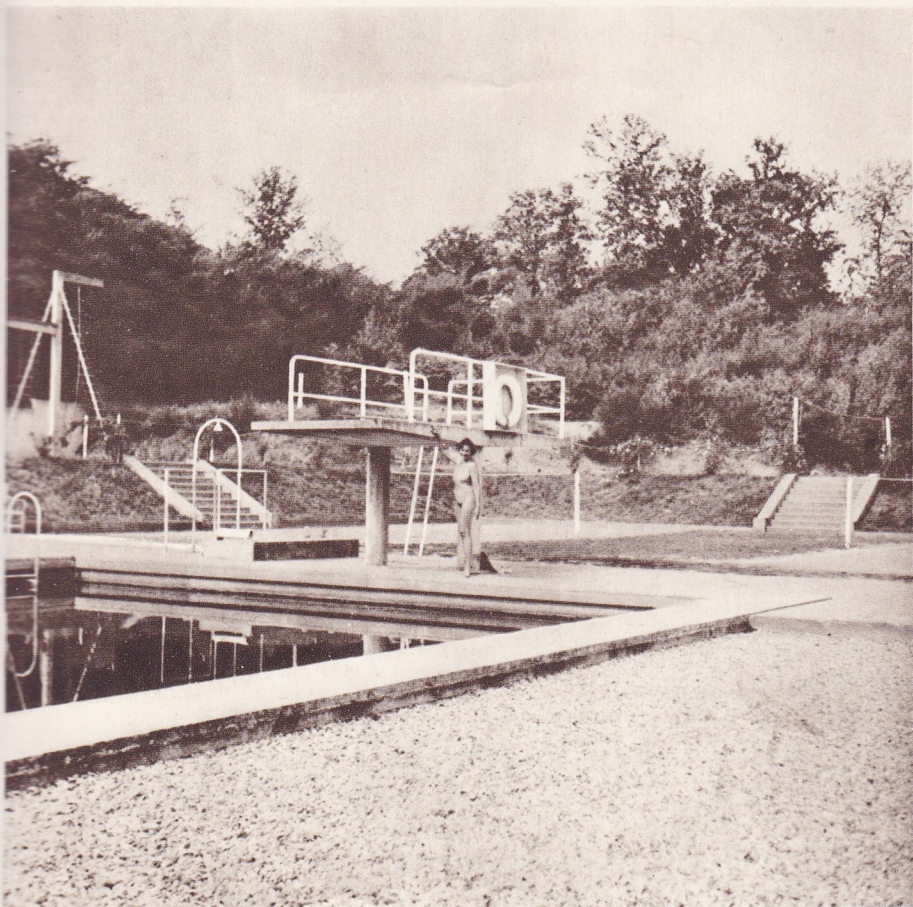


Photo « Vivre »

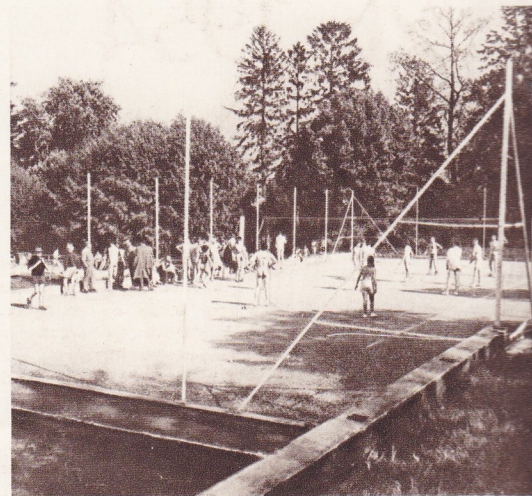




Photo Bob Harwest

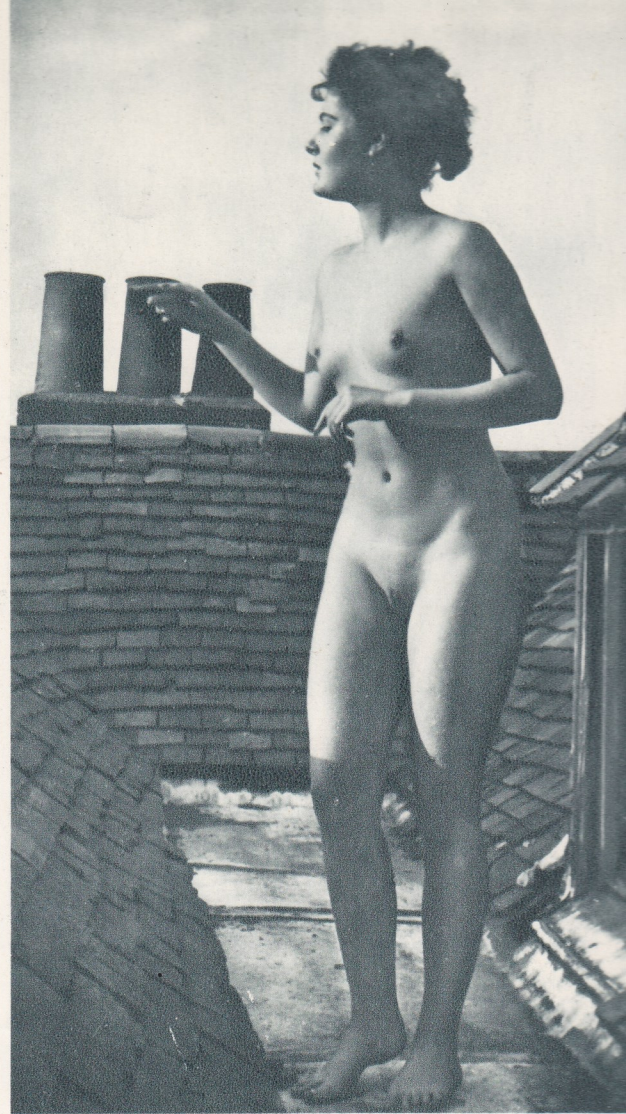


Photo Col

ADEPTES PRECHANT D'EXEMPLE

Tous nos adeptes n'ont pas la chance de pouvoir fréquenter un club gymnique organisé. Qu'à cela ne tienne ! Ils « se débrouillent » envers et contre tout pour s'exposer à l'air et à la lumière ; telle cette jeune Londonienne qui ne craint pas d'aller nue sur le toit de son immeuble, où elle ne risque pas de rencontrer un *policeman*. — A la page suivante nos lecteurs pourront admirer un groupe de beaux enfants, futurs gymnosophes, qui ont l'heureux privilège de pouvoir prendre leurs ébats sur une plage algéroise. — A gauche : le vainqueur de Marathon, sculpture de Viggo Jari.

